

<i>ACTA CLASSICA</i> <i>UNIV. SCIENT. DEBRECEN.</i>	<i>XL–XLI.</i>	<i>2004–2005.</i>	<i>p. 385–389.</i>
--	----------------	-------------------	--------------------

**L’HUMANISME DE GERBERT ET SON INFLUENCE
EN HONGRIE SOUS LE RÈGNE DE SAINT ÉTIENNE:
UNE LEÇON DE « RENAISSANCE »
POUR L’EUROPE D’AUJOURD’HUI ?**

PAR JEAN-PIERRE LEVET

Connue des seuls spécialistes de l’histoire de la pensée et de la science médiévales, l’œuvre littéraire, politique et philosophique de Gerbert d’Aurillac¹ mériterait d’être étudiée et analysée par toute la jeunesse de l’Europe actuelle², engagée dans une quête d’unité et soumise à un choix de civilisation : soit avoir la volonté ferme et réfléchie de redécouvrir, dans une sorte de « renaissance », les valeurs communes d’origine euro-méditerranéenne sur lesquelles s’est construite toute sa culture soit se laisser plus ou moins consciemment entraîner à les oublier, à les fausser ou à les abandonner purement et simplement.

L’aspiration à une telle « *renovatio* » sur fond d’union des peuples du continent a constitué une grande partie de ce que l’on a pu appeler le « rêve »³ de Gerbert.

Les acquis de ce projet visionnaire ont apporté une contribution déterminante à la vie de certaines ethnies, notamment à celle des Hongrois, dont le roi

¹ On consultera essentiellement *F. Picavet*, Gerbert, Un pape philosophe d’après l’histoire et la Légende. Paris 1897 ; *Duc de la Salle de Rochemaure*, Gerbert, Silvestre II, le Savant, le Faiseur de Rois, le Pontife. Paris 1914 ; *H. P. Lattin*, The Peasant Boy who became Pope, Story of Gerbert. New York 1951 ; *Jean Leflon*, Gerbert. Saint Wandrille 1946 ; *P. Riché*, Gerbert d’Aurillac, le pape de l’An Mil. Paris 1987 ; *F. Trystram*, Histoire de Gerbert. Aurillac 2000 ; Gerbert l’Européen, Actes du colloque d’Aurillac 4-7 juin 1996, édités par *N. Charbonnel* et *J.E. Iung*, Aurillac 1997 ; *A. Olleris*, Œuvres de Gerbert, pape sous le nom de Sylvestre II. Clermont-Ferrand et Paris 1867 (2 volumes) ; *Gerbert d’Aurillac*, Correspondance, 1 et 2, éditée par *J.-P. Callu* et *P. Riché*, Paris 1993.

² Sur ce thème de l’actualité de Gerbert, voir *J.-P. Levet*, Gerbert d’Aurillac, l’homme, le savant et le philosophe d’après sa correspondance. Gengo Bunka 3 (1989), pp. 1–13 ; La Vérité de Gerbert et de sa sagesse et l’humanisme des quatre voies. Tôzai 2 (1997) pp 19–45 ; Gerbert 2000 : une sagesse millénaire pour le siècle nouveau. Géoeconomie 17 (2001) p. 133–145.

³ *J. Leflon* et *F. Trystram* usent de ce mot pour évoquer, le premier, l’« écroulement du rêve », l’autre, sa « mort ».

Etienne (saint Etienne de Hongrie) reçut sa couronne de l'illustre savant devenu le pape Sylvestre II.

A partir d'une analyse du texte du *Libellus de institutione morum*⁴ attribué à saint Etienne⁵, on peut aisément se composer une idée précise de ce que furent les premiers éléments de la culture du royaume hongrois naissant et les liens qui existèrent entre elle et l'humanisme de Gerbert saisi dans ce qu'il avait de plus spécifique et de plus noble.

Que peut-on attendre de ces derniers ? De simples constats ou des leçons – et alors lesquelles ? – pour notre temps ?

Plusieurs idées importantes sont à retenir du *Libellus* dans la perspective qui nous intéresse : l'apport conjoint d'éléments orientaux et occidentaux⁶, le mélange « de la tradition classique et de la civilisation carolingienne et post-carolingienne »⁷, l'importance déterminante de l'héritage ancien, l'existence « d'une éducation élevée et renouvelée vers l'an mil »⁸.

Or, sur tous ces points, l'influence de Gerbert est manifeste.

Attaché aux trésors de la sagesse grecque et romaine⁹, il ne sépare pas, dans sa pensée, l'apport de l'Orient de celui de l'Occident. S'il ne peut ignorer les tensions qui existent entre le monde des Grecs et celui des Latins, il a pour ambition peut-être première de rapprocher Byzance et Rome et d'adjoindre à ces aires chrétiennes, qui ne sont pas encore séparées, les terres nouvelles de l'Est et du Nord (Suède, Hongrie, Bohême, Pologne, Russie) pour constituer un vaste empire culturel dans lequel seront associées les traditions de la culture païenne et l'enseignement du christianisme.

La lecture de sa correspondance et celle de son programme d'enseignement à Reims nous révèlent l'étendue de ses lectures et de ses sources d'information. Elles concernent¹⁰ aussi bien la littérature grecque (en traduction) que les textes latins les plus classiques, *Isagogé* de Porphyre, *Catégories*, *Peri hermeneias* et *Topiques* d'Aristote, le *Traité d'Ophtalmologie* de Démosthène, César, Cicé-

⁴ Cette admonition à son fils, Émeric, porte également le titre d' *Institutio morum* ; on s'appuiera sur le commentaire publié sous le titre *Eléments païens et chrétiens* dans la littérature latine au début du royaume hongrois dans les *Mélanges L. Havas* (Agatha IX, *Studia Historico-Philologica collecta* Ladislai Havas. Debreceni 2002, pp. 350–366 (ci-après cité sous la forme LH (2002)).

⁵ L'auteur est, en réalité, un moine anonyme ; l'œuvre est postérieure de quelques années à la mort de Gerbert.

⁶ LH (2002), page 357.

⁷ LH (2002), page 361.

⁸ LH (2002), page 361

⁹ Voir notamment la Lettre 187, « thesauros Grecia ac Romanae sapientia ».

¹⁰ On se reportera aux trois études citées dans la note 2 : on y trouvera les références précises au texte des *Lettres* de Gerbert et à l'Histoire de son biographe, Richer.

ron, Horace, Juvénal, Lucain, Manilius, Perse, Stace, Térence, Virgile, auxquels s'ajoutent des œuvres plus récentes, mais fortement liées à eux, comme les originaux ou les traductions et commentaires de Boèce (*Différences Topiques*, *Syllogismes catégoriques*, *Syllogismes hypothétiques*, *Définitions*, *Divisions*, *De Astrologia*), de Martianus Capella ou de Marius Victorinus.

Tout ce qui contribue élever l'homme, auquel Dieu, s'il a lui donné la foi, n'a pas refusé la science¹¹, entre dans le champ des études de Gerbert, qu'il s'agisse de ce que nous appelons sciences ou littérature, éthique ou art de la parole¹². La philosophie constitue un ensemble qui conduit à la sagesse, *divinarum et humanarum rerum comprehensio veritatis*¹³.

Tout ce qui développe l'esprit, en éloignant de lui l'ignorance, est bon et utile. Gerbert ne se contenta point de recueillir l'héritage des Anciens, puisque ce fut aussi un chercheur, mais il estimait que cet acquis, fondateur de civilisation, constituait le véritable socle de la culture, dont il convenait de transmettre prioritairement le contenu, parce qu'il offrait – et était seul à le faire – tout ce qui permet à l'intelligence de s'épanouir d'abord et de progresser ensuite. Il y a là, pour lui, une base nécessaire et même, dans un sens, suffisante, dans la mesure où elle est potentiellement porteuse de tous les développements que l'on peut imaginer.

Sans elle, aucune construction scientifique ou philosophique solide n'est possible, mais elle est constamment ouverte, par nature, à tout ce qui peut contribuer à la saisie de la vérité et aux activités qui font d'elle leur propre fin.

En fait, celui qui la possède est dans les meilleures dispositions possibles pour se montrer sensible et réceptif à tout ce qui est humain, pour progresser intellectuellement et moralement, pour accueillir avec ardeur et sympathie dans sa culture tout ce qui lui est encore extérieur, pour avoir, en un mot, à l'égard du vrai, du beau et du bien l'attitude la plus humaine qui soit.

Avec elle, rien n'est figé, tout est possible, rien n'est refusé, tout est retenu et analysé.

Ainsi se développe une attitude proprement humaniste, qui procède de ce que l'on appelle l'esprit de la *renovatio* du temps d'Othon III, dont Gerbert est à la fois l'instigateur et le meilleur représentant.

Il consiste en une sorte de retour vers les écrivains antiques, qui conduit, sinon à délaisser les auteurs tardifs, auxquels est reconnue la seule qualité d'héritiers, du moins à leur reconnaître, toutes les fois que cela est possible, c'est-à-dire lorsque la documentation utile est effectivement disponible, une moindre

¹¹ Lettre 190.

¹² Lettre 44.

¹³ Voir F. Picavet, Gerbert..., *op. cit.*, p. 32.

importance, la redécouverte des sources étant jugée primordiale.

On est donc bien, avec Gerbert, en présence d'une renaissance, antérieure à celle dont nous écrivons le nom avec une initiale majuscule, et sous laquelle s'illustra Erasme, mais postérieure à celle qui tenta de se développer sous le règne de Charlemagne.

Ses effets sur la Hongrie furent importants : « dans le cadre de la vie intellectuelle ainsi renouvelée de l'Europe, une tout aussi nouvelle civilisation que la Hongrie, fondée un peu avant, et pleine de l'énergie des changements et d'enthousiasme chrétien, put trouver vite presque la même voie culturelle que l'Europe occidentale avait redécouverte assez lentement après les siècles des bouleversements et des perturbations, sombres dans une décadence intellectuelle »¹⁴.

Ainsi ce retour à l'antique permit-il à la fois une intégration de certains peuples et une réintégration de certains autres dans un idéal culturel commun, qui préparait la voie d'une unité, dont l'histoire, il y a mille ans, ne voulut point.

Dans les premières années de notre troisième millénaire, une telle renaissance n'est-elle pas d'actualité ? Elle est souhaitable, parce qu'elle seule peut associer durablement et réellement les peuples du continent.

Les éléments politiques et économiques évoluent, en effet, au gré des intérêts souvent divergents des uns et des autres, si bien qu'ils sont de nature à devenir de puissants facteurs de désunion, comme nous le montre le triste exemple des dix derniers siècles, s'ils ne sont pas soumis au respect de principes définitivement considérés par la volonté commune comme supérieurs, comme antérieurs au sens aristotélicien du terme.

Or sans de tels principes, tout effort pour associer les différents pays relèverait, dans la durée, d'une utopie pure et simple, soumises aux caprices des circonstances.

Mais ils existent réellement.

Qui pourrait, en effet, valablement contester qu'ils résident dans les origines de notre commune culture, à nous Européens, et nulle part ailleurs (si ce n'est peut-être dans des accords provisoires dont le temps risquerait fort de montrer le caractère illusoire). Avant d'être une réalité géographique, l'Europe, qui s'est malheureusement tant déchirée depuis l'époque de Gerbert, est une donnée culturelle forte, dont il serait insensé de faire abstraction.

Telle est la leçon que nous donnent conjointement Gerbert d'Aurillac et le moine hongrois, auteur du *Libellus*, qu'il a attribué à saint Étienne, dont il s'est inspiré.

Elle est exemplaire et capitale.

¹⁴ LH (2002), p. 365.

Souhaitable donc, cette renaissance est aussi possible. L'outil, l'enseignement des langues et littératures classiques, bien qu'affaibli un peu partout par des réformes récentes, est encore disponible. Partout des spécialistes qualifiés, conscients de leurs responsabilités et désireux d'être, avec leurs compétences, au service du public, alors même qu'on tente, pour de mauvaises raisons et avec des arguments qu'ils savent réfuter de manière imparable, de les priver hâtivement de la place qui devrait être la leur dans la formation de la jeunesse, sont capables de le rénover, de l'adapter et de le mettre à la disposition de tous, avec une conviction qui fait, parmi eux, l'unanimité, à l'ouest comme à l'est de l'Europe.

Rappeler cette dernière vérité, qui nous rapproche, elle aussi, à sa manière, de l'époque de Gerbert et d'Étienne, tout en incitant à croire à la possibilité actuelle d'une totale collaboration sans frontières, constituait également l'une des ambitions de l'auteur de ces lignes.

Qui faudrait-il convaincre ?

Les jeunes gens, bien sûr, comme Émeric, auquel s'adressait le roi Étienne, mais surtout les dirigeants politiques, ceux qui sont les lointains successeurs d'Étienne et de ses homologues¹⁵.

Puissent-ils comprendre ce qui, pour Gerbert, décidément bien en avance sur son temps, était, il y a mille ans, une vérité d'évidence, puissent-ils aussi agir vite, car il y a urgence, si l'on veut éviter et le choc des civilisations et le déclin culturel tristement prophétisés par S. Huntington¹⁶ et saisir le moment opportun, le *kairos*, que constitue la quête, par l'Europe, de son unité reconstituée et la possibilité de faire entendre une voix forte, celle de son héritage euro-méditerranéen, dans la mondialisation en cours des cultures !

¹⁵ Ainsi l'auteur de ces lignes partage-t-il entièrement la conviction de Gy. Havas exprimée dans les Actes du colloque organisé en 2002, à Trévis, par l'Union Latine, Stratégie européenne et valorisation de l'enseignement du latin. Paris 2003, p. 244 : « Pour répondre aussi à l'invitation de trouver des idées pour attirer les jeunes vers le latin, je pense que si les jeunes voient que les responsables de l'Europe s'intéressent à cette question, alors ils trouveront le modèle et ils prendront plus de hardiesse et plus d'intérêt pour apprendre les langues classiques et tout ce qui est humanisme ».

¹⁶ Samuel P. Huntington, *Le choc des civilisations* (The Clash of Civilizations, 1996), traduit par J.-L. Fidel et G. Joublain. Paris 2000.